Traité de psychologie de la motivation

Sous la direction de
Philippe Carré
et Fabien Fenouillet

Traité de psychologie de la motivation

Théories et pratiques

DUNOD

Maquette de couverture : Le Petit Atelier

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.
Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.
Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

© Dunod 2009
© Dunod 2019 pour la nouvelle présentation
11, rue Paul Bert - 92240 Malakoff
ISBN 978-2-10-078304-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LISTE DES AUTEURS

Ouvrage réalisé sous la direction de :

Philippe CARRÉ	Professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris-Nanterre.
Fabien FENOUILLET	Professeur de psychologie cognitive à l'université Paris-Nanterre.

Avec la collaboration de :

Jacques AUBRET	Professeur émérite de psychologie de l'orientation à l'Inetop (Cnam).
Albert BANDURA	Professeur de psychologie sociale, Stanford University (USA).
Serge BLANCHARD	Chercheur en psychologie de l'orientation à l'Inetop (Cnam).
Étienne BOURGEOIS	Professeur honoraire de l'université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation.
Philippe BRUNEL	Maître de conférences HDR en sciences et techniques des activités physiques et sportives à l'université de Limoges.
Noémie CARBONNEAU	Doctorante, université du Québec à Montréal (Canada).
Yves CHANTAL	Maître de conférences à l'université de Limoges.
Laurent COSNEFROY	Maître de conférences en sciences de l'éducation à l'IUFM de Rouen.
Antonia CSILLIK	Maître de conférences en psychologie à l'université Paris-Nanterre.
Pierre-Henri FRANÇOIS	Maître de conférences en psychologie sociale à l'université de Poitiers.
Dominique GELPE	Chercheur, laboratoire SACO, université de Poitiers et AFPA.
Patrick GOSLING	Professeur émérite en psychologie du travail à l'université Paris-Nanterre.
Marc-André K. LAFRENIERE	Doctorant, université du Québec à Montréal (Canada).

Jacques LECOMTE	Président d'honneur de l'Association française et francophone de psychologie positive.
Salvatore MAUGERI	Maître de conférences en sociologie à l'université d'Orléans.
Thierry MEYER	Professeur de psychologie sociale à l'université Paris-Nanterre.
Sandrine SCHIANO-LOMORIELLO	ATER à l'université de Limoges.
Robert VALLERAND	Professeur de psychologie sociale à l'université du Québec à Montréal (Canada).

SOMMAIRE

CHAPITRE 1 DE LA MOTIVATION AU REGISTRE CONATIF (Philippe Carré) 1

Première partie

Convergences théoriques

CHAPITRE 2 LA THÉORIE SOCIALE COGNITIVE : UNE PERSPECTIVE AGENTIQUE (Albert Bandura) 15

CHAPITRE 3 LA THÉORIE DE L'AUTODÉTERMINATION ET LE MODÈLE HIÉRARCHIQUE DE LA MOTIVATION INTRINSÈQUE ET EXTRINSÈQUE : PERSPECTIVES INTÉGRATIVES (Robert J. Vallerand, Noémie Carbonneau, Marc-André K. Lafrenière) 47

CHAPITRE 4 LES THÉORIES DE L'ATTRIBUTION : CAUSE ET RESPONSABILITÉ (Patrick Gosling) 67

CHAPITRE 5 LES THÉORIES REPOSANT SUR LE CONCEPT DE BUT (Laurent Cosnefroy) 89

CHAPITRE 6 LA THÉORIE DU FLUX. COMMENT LA MOTIVATION INTRINSÈQUE DONNE DU SENS À NOTRE VIE (Jacques Lecomte) 107

Deuxième partie

Enjeux pour les pratiques

CHAPITRE 7 MOTIVATION ET APPRENTISSAGES SCOLAIRES (Laurent Cosnefroy et Fabien Fenouillet) 127

CHAPITRE 8 MOTIVATION ET VIE ADULTE (Jacques Aubret) 147

CHAPITRE 9 MOTIVATION ET ORIENTATION SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE (Serge Blanchard et Dominique Gelpe) 167

CHAPITRE 10 MOTIVATION ET TRAVAIL (Salvatore Maugeri) 187

CHAPITRE 11 MOTIVATION ET MANAGEMENT (Pierre-Henri François) 211

CHAPITRE 12 MOTIVATION ET FORMATION DES ADULTES (Étienne Bourgeois) 233

CHAPITRE 13 MOTIVATION ET PRATIQUE SPORTIVE (Philippe C. Brunel, Yves Chantal et Sandrine Schiano-Lomoriello) 253

CHAPITRE 14 MOTIVATION, COMMUNICATION DES RISQUES ET CHANGEMENT D'ATTITUDE (Thierry Meyer) 273

CHAPITRE 15 L'ENTRETIEN MOTIVATIONNEL (Antonia Csillik) 289

CHAPITRE 16 VERS UNE APPROCHE INTÉGRATIVE DES THÉORIES DE LA MOTIVATION (Fabien Fenouillet) 305

Bibliographie 339

Index des notions 381

Index des auteurs 383

Table des matières 385

Chapitre 1

DE LA MOTIVATION AU REGISTRE CONATIF[1]

1. Par Philippe Carré.

1 UNE PRÉOCCUPATION UNIVERSELLE

La question des motifs de nos actes et des processus qui mènent à la décision et à l'action est au cœur de la pensée humaine. Les essais d'explication du désir, de la volonté, du besoin, de la passion, bref de toutes les tendances humaines qui mènent à l'action, sont au cœur des plus grands systèmes philosophiques de l'histoire ; selon Épicure (341-270 av. J.-C.), par exemple, « à propos de chaque désir, il faut se poser cette question : "Quel avantage résultera-t-il si je ne le satisfais pas ?" ». La question du *pourquoi* de nos actes recouvre, aujourd'hui *a fortiori*, des enjeux universels pour la connaissance des faits humains et l'action quotidienne. On en trouve des exemples réguliers dans la plupart des domaines de la vie sociale. En éducation, bien sûr : un numéro récent du *Monde de l'éducation,* qui faisait état du thème arrivé largement en tête du débat national sur l'école affichait en couverture le titre suivant : « Motiver, motiver, comment motiver les élèves ? » Le monde professionnel est évidemment un autre lieu de questionnement récurrent sur la question : managers, responsables de ressources humaines et leaders cherchent depuis longtemps les « clés » de l'implication des salariés, supposée garante de la performance globale d'une entreprise. Le thème de l'engagement (au travail, dans la recherche d'emploi, l'insertion, le développement des compétences…) traverse de façon lancinante les préoccupations dominantes des spécialistes de l'orientation, de la formation, de l'emploi, de l'organisation. Tous les territoires de la vie sociale et privée sont quotidiennement investis par un questionnement prosaïque sur les raisons de nos actes, des motivations d'achat aux motifs du crime, en passant par l'interrogation sur les mobiles, les raisons, les explications du comportement du parent, du collègue, de l'amoureux ou de l'amie, voire encore du sien propre. La question de « pourquoi nous faisons ce que nous faisons » est une constante de la réflexion humaine, qu'elle soit quotidienne ou scientifique.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit.

Au plan scientifique, la plus ancienne des notions forgées dans ce domaine foisonnant, la plus répandue empiriquement, la mieux établie théoriquement, mais aussi la plus contestée — et parfois la plus contestable — est bien sûr celle de *motivation,* définie comme un « construit hypothétique » censé décrire les facteurs internes et externes produisant « le déclenchement, la direction, l'intensité et la persistance du comportement » (Vallerand et Thill, 1993). On peut en retrouver les racines scientifiques dans la psychologie comportementaliste des débuts du XX^e^ siècle. C'est sans doute cet héritage pesant (et pour d'aucuns, honteux) qui explique, en partie, le caractère « sulfureux » du terme aujourd'hui. Le concept de motivation est en effet très inégalement usité, son statut scientifique plus ou moins reconnu dans la psychologie et les sciences de l'éducation de langue française aujourd'hui. En sciences humaines, la notion de motivation est souvent ignorée, parfois méprisée, voire reléguée au rang de savoir de sens commun. Son évocation déclenche des attitudes diverses que l'on peut résumer comme suit :

– *la dénégation* : la motivation est alors conçue comme un concept créé de toutes pièces pour décrire des états que l'on n'arrive pas à expliquer ; construction à la fois inutile et artificielle, l'invoquer devient superflu, voire mystificateur. Il convient donc de l'éliminer du vocabulaire scientifique ;
– *l'indifférence* : tenant l'existence de ce « quelque chose qui fait agir » pour une évidence indiscutable, mais dans l'incapacité d'en tirer des apports dans l'intervention ou la compréhension des phénomènes humains, on passe la notion par « pertes et profits », en regrettant parfois de ne pouvoir mieux l'exploiter ;
– *la résignation* : c'est la posture « pessimiste » et par conséquent défaitiste du convaincu qu'« on est motivé ou on ne l'est pas », sous l'effet d'une loi du « tout ou rien », dont on pourrait sans doute retrouver les racines dans le terreau biologique, pavlovien de la notion ;
– *l'incantation :* cette figure représente une variante de la précédente en pratique, portée par une conception plus optimiste, mais sans doute aussi illusionnée, de la toute-puissance de cette « énergie », mystérieuse et évanescente, qui déterminerait de façon automatique l'investissement individuel dans l'action.

On peut trouver au relatif déni de statut scientifique de la motivation sur le champ intellectuel français un certain nombre de raisons, par-delà le manque de connaissance des ouvrages écrits en anglais sur le thème. On y perçoit les traces laissées par les interprétations de trois systèmes d'idées dominants qui se sont intéressés aux motifs du comportement dans la psychologie du XX^e^ siècle : béhaviorisme, psychanalyse, humanisme. Si l'on interroge praticiens des ressources humaines, de la formation ou étudiants en psychologie ou sciences de l'éducation, quant aux grands auteurs sur la motivation, on obtient généralement une liste baroque de pédagogues, philosophes et psychologues parmi lesquels figurent en bonne place Freud, Skinner et Maslow. Or

on sait à quel point les expériences de conditionnement, classique puis opérant, ont donné de la motivation une image réductrice et caricaturale ; et si avec Petot (in Vallerand et Thill, 1993) on admet que « la psychanalyse est, pour l'essentiel, une théorie de la motivation », alors on reconnaîtra que ces deux systèmes ont diffusé de cette thématique une image partielle, contestable et décourageante. Quant à Maslow, connu pour le schématisme de sa « pyramide des besoins », aujourd'hui largement contestée (si ce n'est pour sa valeur pragmatique, du moins quant à sa validité théorique), sa vision simplificatrice du fonctionnement de la motivation a sans doute contribué à décrédibiliser la notion.

De sorte qu'à l'orée des années 1990, hormis l'exception notable que représente l'ouvrage pionnier de Nuttin *Théorie de la motivation humaine* (1980), le champ scientifique francophone de la motivation est en friche. L'ouvrage fondateur de Vallerand et Thill (1993) a alors permis de désenclaver la notion de ses gangues caricaturales, de lui (re)donner statut de concept scientifique et a contribué à l'essor de la recherche francophone sur cette question. Les publications sur ce thème se sont en effet multipliées au cours des toutes dernières années, principalement dans le champ de l'éducation scolaire (Viau, 1994 ; Lieury et Fenouillet, 1996 ; Delannoy, 1999 ; Galand et Bourgeois, 2006), celui du travail (Michel, 1989 ; Francès, 1995 ; Feertchak, 1996 ; Lévy-Leboyer, 1998, 2007 ; Maugeri, 2004) de la formation (Carré, 1998 ; 2001) ou du sport (Cury et Sarrazin, 2001), allant jusqu'à entraîner le désenfouissement de la pensée des précurseurs[1]. Cette production s'inscrit dans le sillage d'une modification des paradigmes dominants de l'étude de la motivation humaine et témoigne de l'essor remarquable de ce thème de recherche qui ne fait que s'accroître en milieu anglo-saxon depuis les années quatre-vingt-dix (Weiner, 1992 ; Higgins et Kruglanski, 2000 ; Tesser, Stapel et Wood, 2002 ; Mc Inerney et Van Etten, 2004 ; Elliot et Dweck, 2005 ; Reeve, 2005 ; Shah et Gardner, 2008). Cet essor s'inscrivant sur un fond d'intérêt sensible aux États-Unis depuis plus d'un demi-siècle, ainsi qu'en attestent les centaines de productions de recherche présentées dans le cadre des Nebraska Symposia on Motivation réunis annuellement depuis 1953…

2 RENOUVEAU THÉORIQUE

Le paradigme nouveau de la motivation a ainsi pris son envol au tournant du XXIe siècle dans le cadre d'une périodisation socio-historique parfois qualifiée

1. Ainsi du récent ouvrage sur la psychologie de P. Diel (Bavelier, 1998).

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit.

de « post-moderne », pour illustrer la rupture sociétale avec la modernité industrielle et son dépassement vers des formes inédites de fonctionnement économique, social, technologique et culturel au plan mondial. Ce contexte s'accompagne au plan des idéologies de la chute des grands systèmes explicatifs « donneurs de sens » qui ont dominé la pensée du XX^e^ siècle. Chacun de ces systèmes d'interprétation du monde est porteur d'une conception du sujet et se traduit dans les orientations théoriques dominantes des sciences sociales et humaines à une époque donnée. Ainsi, particulièrement en milieu francophone, du socio-structuralisme d'inspiration marxiste, puis bourdieusienne, caractérisé par la vision d'un *sujet-habitus* déterminé, voire aliéné, par ses conditions objectives d'existence, son appartenance de classe, sa position dans le champ économique et culturel. Ainsi également du *sujet-pulsion* de la psychanalyse aux prises avec les forces complexes de son univers inconscient, ou du *sujet-réponse* du béhaviorisme, réagissant aux stimulations de son environnement selon les lois du conditionnement. Ainsi enfin du *sujet-démiurge* des psychologies humanistes, tendu vers l'actualisation de soi dans la toute-puissance de sa liberté…

Par contraste, le XXI^e^ siècle voit surgir et se développer de nouveaux systèmes explicatifs plus modestes, moins marqués du sceau de leurs idéologies fondatrices, mieux éprouvés à l'aune de démarches d'analyse rigoureuses et contrôlées, autour d'un paradigme sociocognitif. À travers celui-ci se dessine la figure d'un *sujet-arbitre*, ultime juge de la combinatoire évolutive de ses déterminations socio-familiales, de ses expériences de vie et de l'exercice de sa puissance personnelle d'agir (Ricœur), dans un retour à la formule sartrienne qui pose l'énigme de l'existence comme « ce que l'on fait de ce que la vie a fait de nous ».

Renouveau : il ne s'agit plus, en effet, ici, de concevoir la motivation comme il y a un quart de siècle, autour du concept initial, d'orientation béhavioriste, indissolublement lié aux théories du conditionnement animal. Ni comme l'expression d'un « désir » aux contours flous, porté par les logiques opaques de l'inconscient, ni, comme aujourd'hui encore, se plaît parfois à le dévoyer une certaine littérature managériale ou pédagogique, férue de schémas simples pour mettre au travail équipes démobilisées ou élèves apathiques. L'émergence et la domination graduelles du paradigme cognitiviste initial du dernier quart du XX^e^ siècle n'ont pas immédiatement changé grand-chose à cette désaffection pour la recherche motivationnelle. Psychologie « froide », centrée sur les processus de traitement de l'information, longtemps dominée par la métaphore de l'ordinateur humain, la psychologie cognitive de l'apprentissage, tout en reconnaissant l'importance des aspects dynamiques, affectifs, motivationnels de l'action, les reléguait, précisément, au champ de l'émotion et de l'affectivité, « sous-traitant » parfois la question à la psychanalyse…

C'est dans ce cadre chaotique, donc propice aux remises en question et porté par l'essor d'une psychologie cognitive « chaude », aux confins de la pensée, de l'émotion et de l'intention, que réapparaît le concept de motivation,

aux États-Unis d'abord, puis, via le Québec, sous nos latitudes. On y découvre un ensemble conceptuel en voie d'organisation (Weiner, 1992), riche de la vision ouverte, d'un sujet social actif, co-auteur de sa propre histoire, agissant à l'intérieur d'un réseau de contraintes et déterminations externes avec lesquelles il est en perpétuelle interaction.

Porté par les théories de l'expectation et de la valeur, de l'attribution, de l'auto-efficacité, des buts, de l'autodétermination et de la compétence, le nouveau courant de la psychologie des motivations fait une large place à l'analyse des représentations d'avenir, du contexte social et de la conception de soi. C'est dire qu'il croise à la fois les problématiques cognitives classiques des représentations, les théories psychosociales du « soi » et les psychologies matérialistes de la personnalité (Leontiev, Wallon, Sève). Ce courant s'inscrit dans la mouvance d'une psychologie sociocognitive « chaude », héritière de la psychologie sociale expérimentale, tournée vers l'étude rigoureuse et contrôlée des interactions entre facteurs dispositionnels, contextuels et comportementaux de la vie psychique. Dans le présent ouvrage, quinze auteurs basés dans quatre pays (France, Belgique, Canada, États-Unis), inscrits dans cette discipline ou des disciplines voisines des champs de l'éducation, de l'orientation, de la clinique, des activités sportives ou du travail font ici la démonstration de la puissance heuristique et de la surface théorique des « nouvelles » approches de la motivation et de la portée de leurs enjeux pour les pratiques sociales.

La première partie du présent ouvrage est dédiée à une présentation synthétique des courants théoriques dominants de la psychologie sociocognitive des motivations.

Cette section s'ouvrira avec la théorie sociocognitive de Bandura, théorie d'impact majeur en psychologie aujourd'hui. L'œuvre de cet auteur, débutée à Stanford il y a plus de cinquante ans et poursuivie avec ténacité par le psychologue vivant aujourd'hui le plus cité au monde (Carré, 2004), est basée sur une conception de l'agentivité humaine qui fait de nous les « co-constructeurs » de nos propres destinées (chapitre 2). Au cœur de cette conception globale du fonctionnement humain, la notion d'« auto-efficacité » fait figure d'organisateur des conduites, aux sources du comportement motivé.

Autre grande proposition théorique en développement permanent depuis une trentaine d'années, la théorie de l'autodétermination de Deci et Ryan convoque l'hypothèse du triple besoin de compétence, d'autodétermination et d'affiliation sociale pour nous conduire, via un ensemble de « mini-théories », vers une construction majeure et influente de la motivation intrinsèque et extrinsèque, applicable à différents niveaux de généralité : situationnel, contextuel et global (Vallerand et coll., chapitre 3).

Les théories de l'attribution mettent en relief diverses conceptions du sujet humain, « de la métaphore du scientifique naïf à celle de l'ordinateur qui se trompe, du juriste naïf au sujet socialement inséré, déterminé par des repré-

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit.

sentations sociales ou des normes » (Gosling). La façon dont nous expliquons nos actes, la fonction que remplissent ces explications et leur importance dans nos comportements sont les entrées choisies pour le chapitre 4.

Les théories « reposant sur le concept de but » font l'objet d'un chapitre qui passe en revue le rôle de ces organisateurs de l'action que sont les buts ou « représentations internes d'un résultat désiré » (Cosnefroy). Caractéristiques des buts, liens entre buts et performances, distinction entre buts de performance et buts d'apprentissage sont certains des thèmes examinés ici (chapitre 5).

Enfin, en clôture de cette partie à vocation plus théorique, le chapitre 6 (Lecomte) présente la théorie du « flux », ou expérience optimale, et examine cette situation d'extrême motivation intrinsèque au cours de laquelle l'individu s'engage « corps et âme » dans une activité pour elle-même, qu'il s'agisse du travail, des pratiques culturelles ou des loisirs, faisant émerger les conditions de cette mise en action hyper-motivée caractérisée par la convergence de buts clairs, d'une perception de contrôle, d'une concentration maximale et d'un sentiment de défi.

3 RICHESSE DES IMPLICATIONS POUR LES PRATIQUES SOCIALES

La seconde partie de l'ouvrage passe en revue un ensemble de pratiques sociales traversées par la notion de motivation et au cours desquelles la problématique du passage à l'action est déterminante.

Nous commencerons le périple avec, en toute logique, la question première de l'école et des apprentissages scolaires (Cosnefroy et Fenouillet). Conformément aux déclarations récurrentes des éducateurs et des responsables du système scolaire, le chapitre 7 met ainsi en lumière la pertinence des questions abordées par les différentes théories de la motivation. En dépit d'une impression de « puzzle conceptuel » que donne de prime abord la littérature dans ce domaine, la lecture du chapitre confirme l'impact essentiel que l'univers théorique sociocognitif de la motivation peut avoir sur l'amélioration des pratiques et la compréhension des dynamiques de l'apprentissage scolaire, au triple plan de son déclenchement, sa régulation et ses modes de mémorisation.

Passant de l'enfance à l'âge adulte, on abordera ensuite la question du développement de la vie entière, de la jeunesse au grand âge. Deux grandes questions sont ici traitées : comment observer les motivations au cours de la vie adulte ? comment les développer ? (Aubret, chapitre 8). On percevra l'importance de ces questions à l'heure où l'invitation, qui se fait souvent injonction, à devenir « agent de soi-même » devient de plus en plus universelle,

qu'il s'agisse de rapport au travail, à la formation, aux choix de vie professionnels et privés…

La transition sera fluide avec le chapitre 9 sur l'orientation professionnelle. Dans ce domaine, l'étude scientifique de la motivation a de longue date été prise au sérieux, au plan empirique comme théorique, ce qui s'explique facilement compte tenu de l'évidence de la problématique du choix de nos actes dans le secteur de l'orientation. En particulier, la question des « représentations de soi » comme « schémas directeurs de la conduite », question prééminente dans le domaine, conduit directement vers les théories sociocognitives passées en revue dans la première partie de l'ouvrage. Les thèmes du sentiment d'efficacité personnelle, de l'autodétermination et des buts trouvent ici, peut-être encore plus qu'ailleurs, une évidente légitimité, dans le cadre d'une « conception d'un sujet actif, agent de ses conduites, qui construit sa réflexion dans le cadre de l'interaction sociale de la relation de conseil » (Blanchard).

Suite logique de notre progression à travers cet ouvrage, le thème de la motivation trouve un sens vif aujourd'hui dans le contexte du travail. Confirmant que « chaque théorie de la motivation porte la marque de son époque », Maugeri (chapitre 10) souligne le caractère stratégique, pour l'entreprise, de la question des motivations, qu'il s'agisse de l'engagement dans le travail, de l'orientation des efforts des salariés, de la force et de la persistance de leur implication dans la tâche. Le monde industriel et des services d'aujourd'hui est piloté par une individualisation des modes de gestion et une autonomisation des équipes qui, jointes à l'incertitude dominante qui pèse sur les économies capitalistes, implique un recours accru aux ressources des personnes, qu'elles soient cognitives ou affectives. Dans un tel contexte historique, économique et social, la thématique des motivations trouve d'évidence sa justification.

Le management est dès lors au cœur d'une éventuelle « gestion des motivations » des équipes et des individus. Responsable des résultats obtenus par le système humain dont il a la charge, le manager se voit contraint aujourd'hui de penser les leviers d'action qui pourront agir sur l'efficacité collective, d'où bien sûr la centralité du thème qui nous intéresse ici. Comme l'indique François, le domaine des sciences de gestion et, plus précisément, du management a, de longue date, exploré les ressources que les théories de la motivation pouvaient apporter à l'amélioration de l'efficience des organisations. Leadership, habilitation (*empowerment)* du personnel, contrat et démocratie organisationnelle sont certains des thèmes abordés dans cette perspective (chapitre 11).

De façon très liée aux chapitres précédents, la question de la formation des adultes fait l'objet du chapitre 12. Pour Bourgeois, « cette question est plus que jamais à l'ordre du jour » : la responsabilisation des salariés, mentionnée ci-dessus, mais également des demandeurs d'emploi en période de tensions sur le marché du travail, sans omettre la lancinante préoccupation de développement

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit.

des compétences, voire celle du développement d'une « apprenance » citoyenne, sont autant de raisons de se pencher avec sérieux sur la thématique de la motivation. L'auteur du chapitre passe en revue les deux situations que forment l'entrée en formation et l'engagement dans les apprentissages, reliant les dimensions majeures que sont les représentations de la valeur de la formation et des chances de réussite que le sujet s'attribue dans le contexte de ses interactions avec son contexte pédagogique et organisationnel.

Dans le domaine du sport (chapitre 13), on constate que les études sur la motivation font partie de plein droit des références théoriques incontournables dans le traitement de problématiques essentielles, comme la performance et le *fair-play.* À partir des constructions théoriques du sentiment d'autodétermination, de l'auto-efficacité et des buts, Brunel et ses collaborateurs soulignent la pertinence des théories sociocognitives de la motivation dans la compréhension des comportements liés à la pratique sportive, qu'elle soit tournée vers l'amélioration des performances ou le souci de réalisation de soi.

Les deux derniers chapitres de cette seconde partie consacrée aux usages des théories de la motivation traitent de leur importance dans les domaines du changement d'attitudes et du conseil (thérapeutique ou autre). Meyer présente dans le chapitre 14 la perspective de la « cognition motivée » et illustre ce cadre de réflexion par l'exemple de la communication des risques. Il indique à quel point cette question s'applique « à tous les domaines dans lesquels l'incertitude et la décision sont impliquées » : c'est dire l'importance de ce chapitre. À sa suite est présentée une nouvelle approche de l'entretien, dit « motivationnel », grâce auquel les théories de la motivation trouvent une application directe dans le traitement par thérapies brèves de divers dysfonctionnements psychiques (Csillik, chapitre 15). Dans un croisement avec l'approche rogérienne du développement de la personne, on pourra lire ici à quel point la combinatoire d'un climat d'acceptation et de l'usage des concepts sociocognitifs de motivation peut mener à la résolution de troubles aussi divers que l'alcoolisme, les toxicomanies, les comportements à risque et les dérèglements alimentaires, permettant la mise en synergie des dimensions cognitives, émotionnelles et comportementales de l'engagement autodirigé dans le changement.

Enfin, en manière de clôture (provisoire) du dossier, Fenouillet nous livre une synthèse ambitieuse de soixante-quinze entrées conceptuelles dans l'univers en ébullition des théories de la motivation. Débouchant, après une analyse minutieuse de la littérature, principalement anglo-saxonne, du domaine, sur un modèle intégratif de la motivation, il nous permet de terminer l'ouvrage sur des perspectives de clarification du champ complexe, protéiforme et essentiel de l'analyse du comportement motivé. Élargissant la problématique à la volition, comme phase seconde du processus motivationnel, il ouvre avec le chapitre final de l'ouvrage la perspective d'une conception englobante des dimensions « conatives » du choix et de l'orientation des conduites, conception

construite à partir de l'articulation des concepts motivationnels à proprement parler et de leurs contreparties volitionnelles, liant en une synthèse heuristique dimensions précomportementales et comportementales de l'action motivée.

4 DE LA MOTIVATION AU REGISTRE CONATIF

Et ainsi, de façon prospective, on pourra se demander si les années qui viennent ne seront pas celles de l'émergence, dans le cadre d'une psychologie générale en recomposition, d'un « tiers secteur » caractérisant, par-delà les champs cognitif et affectif (ou émotionnel), la spécificité des comportements volontaires, dépassement dialectique des représentations et des affects à travers l'anticipation de l'action, l'engagement, le projet, la construction de soi et de son propre devenir…

C'est sans doute le pari que font de nombreux auteurs quand ils introduisent, à la suite de M. Reuchlin (1990), le terme de *conation* pour réunir l'ensemble des observations, des concepts et des théories portant sur « le choix et l'orientation des conduites ». C'est un certain retour à l'étude des motivations, mais débarrassée de sa gangue de représentations aujourd'hui désuètes et transformée par les apports du raz-de-marée cognitif. Mécanismes d'anticipation et de représentation de l'avenir, logique des buts et du projet, d'une part, perception de compétence, auto-efficacité et auto-attributions d'autre part, processus d'autodétermination et de régulation enfin, forment alors les premiers jalons conceptuels d'une étude de la conation, qui vient combler les lacunes de la réflexion sur les facteurs dynamiques, non strictement cognitifs du rapport à l'action, de la construction de soi et du rapport aux autres et au monde. Dans cette conception, le sujet social est vu comme un agent de son propre développement, à la fois « producteur et produit de son existence » (Bandura, 2003), déployant son agentivité dans le jeu permanent des interactions entre perception de soi, régulation du comportement et événements du contexte de vie. Le « soi » ne se ramène plus alors à un ensemble de caractéristiques objectives et déterminées, mais devient le produit évolutif d'un « mélange toujours singulier de déterminations, de hasard et de choix, de mémoire, de rencontres et de projets » (Deschavanne et Tavoillot, 2007). Au cœur de cette combinatoire, la motivation agit comme un juge arbitre (Weiner, 1992) du comportement humain. On comprend dès lors l'importance nouvelle que ce champ de recherche prend en psychologie aujourd'hui.

Première partie

CONVERGENCES THÉORIQUES

Chapitre 2

LA THÉORIE SOCIALE COGNITIVE : UNE PERSPECTIVE AGENTIQUE[1]

1. Par Albert Bandura. Adaptation par S. Brewer et P. Carré de l'article : « Social cognitive theory : An agentic perspective », *Annual Review of Psychology,* 2001, *52*, 1-26.

Être un « agent » signifie faire en sorte que les choses arrivent par son action propre et de manière intentionnelle. L'agentivité englobe les capacités, les systèmes de croyance, les compétences autorégulatrices ainsi que les structures et les fonctions distribuées au travers desquelles s'exerce l'influence personnelle ; elle n'est pas une entité discrète localisable. Les traits fondamentaux de l'agentivité donnent à chacun la possibilité de jouer un rôle dans son développement personnel et dans sa capacité à s'adapter et à se renouveler avec le temps qui passe. Avant d'aborder la perspective agentique de la théorie sociale cognitive, il convient d'accorder aux changements de paradigme qui sont intervenus au cours de la brève histoire de la psychologie un moment d'attention. Si, dans le cadre de ces transformations théoriques, les métaphores centrales ont certes évolué, il n'en reste pas moins que, dans leur majorité, les théories accordent à l'homme peu ou pas de capacités d'agentivité.

1 LES CHANGEMENTS DE PARADIGME DANS LES THÉORIES PSYCHOLOGIQUES

Une majeure partie des premières théories psychologiques fut fondée sur des principes comportementalistes souscrivant à un modèle « entrée-sortie » (*input-output*) où le comportement est certes rendu possible par un conduit intérieur qui relie ces deux pôles, sans toutefois qu'il exerce une influence propre sur l'action. Selon cette vision, le comportement humain est formé et contrôlé par les stimuli environnementaux de manière automatique et mécanique. Cet axe de réflexion est peu à peu passé de mode avec l'avènement de l'ordinateur, qui amena à assimiler l'esprit à un calculateur biologique. Dans ce modèle, le conduit intérieur est devenu le lieu de nombreuses représentations et opérations de calcul générées par des penseurs intelligents et astucieux.

© Dunod – La photocopie non autorisée est un délit.

Si l'ordinateur est capable de réaliser des opérations cognitives de résolution de problèmes, l'homme ne peut plus être privé de pensée régulatrice. Aussi le modèle *input-output* a-t-il été supplanté par un modèle tripartite : *input – linear throughput – output*. L'esprit en tant que calculateur numérique est devenu le modèle conceptuel de l'époque. Si l'organisme « sans esprit » était devenu plus cognitif, il était toujours aussi privé de conscience et de capacités agentiques. Pendant des décennies, la métaphore informatique du fonctionnement humain qui régnait a véhiculé l'image d'un système informatique linéaire dans lequel l'information est digérée par un processeur central qui fabrique les solutions selon des règles prédéterminées. L'architecture de l'ordinateur linéaire de l'époque a dicté le modèle conceptuel du fonctionnement humain.

Le modèle linéaire a, à son tour, été remplacé par des modèles computationnels organisés de manière plus dynamique qui réalisent de multiples tâches simultanées et interactives pour tenter de mieux reproduire le fonctionnement du cerveau humain. Dans ce troisième modèle, l'*input* de l'environnement déclenche un processus intermédiaire dynamique, à multiples facettes, pour produire l'*output*. Ces modèles dynamiques comportent des réseaux neuraux multi-niveaux aptes à assurer des fonctions intentionnelles logées au sein d'un réseau exécutif subpersonnel, lequel fonctionne en l'absence de toute activité consciente par l'intermédiaire de sous-systèmes plus élémentaires. Les organes sensoriels transmettent des informations à un réseau neural qui assume le rôle de « machine mentale » capable, de manière non consciente, de réaliser les fonctions de conceptualisation, planification, motivation et régulation. Dans son analyse du computationnisme, Harre (1983) fait remarquer que ce ne sont pas les individus mais leurs composants subpersonnels qui orchestrent leurs conduites. Le niveau personnel suppose l'existence d'une conscience phénoménale et l'utilisation intentionnelle d'informations et de moyens d'autorégulation pour faire advenir des événements désirés.

La conscience est la substance même dont est faite la vie mentale ; elle rend non seulement possible la gestion de l'existence, mais la rend digne d'être vécue. La conscience fonctionnelle implique l'accès intentionnel et le traitement délibéré des informations en vue de la sélection, la construction, la régulation et l'évaluation des conduites. Ces opérations sont effectuées grâce à la mobilisation intentionnelle et à l'utilisation productive de représentations pragmatiques et sémantiques des activités, des buts et d'autres événements futurs. Dans son livre clairvoyant sur la cognition vécue (*experienced cognition*), Carlson (1997) souligne le rôle central joué par la conscience dans la régulation cognitive de l'action et le déroulement des événements mentaux. Il y a eu un certain nombre de tentatives visant à réduire la conscience soit à une sorte d'épiphénomène résiduel d'activités effectuées au niveau subpersonnel, soit à un sous-système exécutif intégré à la « machine » de traitement de l'information, soit encore à un aspect attentionnel du traitement de l'information. Comme le fameux éléphant imperceptible malgré sa taille, dans ces

explications d'ordre subpersonnel de la conscience, l'individu qui conçoit des fins et agit intentionnellement pour les réaliser, est invisible. En outre, ces explications réductrices demeurent conceptuellement problématiques parce qu'elles écartent les caractéristiques essentielles de l'homme que sont la subjectivité, la délibération autodirigée et la réflexivité autoréactive. Pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons d'ici peu, la conscience ne saurait être réduite à un sous-produit non fonctionnel de l'*output* d'un processus mental réalisé de façon mécanique à des niveaux inférieurs non-conscients. Pourquoi une telle conscience épiphénoménale, passive, aurait-elle évolué et perduré en tant qu'environnement psychique dominant dans la vie des gens ? Sans conscience phénoménale et fonctionnelle, les personnes ne sont que des automates supérieurs, qui subissent des actions, dépourvus de toute subjectivité ou de contrôle conscient. De la même façon, de tels êtres ne posséderaient aucune vie phénoménale significative, ni aucun sentiment d'identité stable enraciné dans leur manière de vivre leur vie et d'y réfléchir.

Green et Vervaeke (1996) ont observé qu'à l'origine, de nombreux adeptes du connexionnisme et du computationnisme ont tenu leurs modèles conceptuels pour des modèles approximatifs des activités cognitives. Or, plus récemment, certains d'entre eux sont devenus des matérialistes éliminatifs qui assimilent les facteurs cognitifs au phlogistique d'autrefois. Selon cette vision, les personnes n'agissent pas sur la base de leurs croyances, buts, aspirations ou attentes, mais c'est plutôt la mise en route de leur réseau neural au niveau subpersonnel qui les incite à agir. Dans sa critique de l'éliminativisme, Greenwood (1992) affirme que les cognitions sont des facteurs psychologiques pourvus de contenus sémantiques dont le sens ne dépend en rien des propositions explicatives dans lesquelles elles figurent. Le phlogistique n'avait ni fondement empirique ni valeur explicative ou prédictive. En revanche, les facteurs cognitifs excellent pour prédire le comportement humain et guider des interventions efficaces. Pour trouver leur chemin dans un monde complexe plein de défis et de risques, les individus doivent être capables de formuler de bons jugements à propos de leurs propres capacités, de prévoir les effets probables des divers événements et conduites possibles, de mesurer l'étendue des opportunités et des contraintes d'ordre socio-structurel qui se présentent à eux et de régler leur comportement en conséquence. Ces systèmes de croyances constituent un modèle opératoire du monde qui permet à chacun de produire des résultats souhaités et d'éviter ceux qui ne le sont pas. Des capacités en matière d'anticipation ainsi que des capacités génératives et réfléchies sont donc vitales pour la survie et les progrès humains. Les facteurs agentiques qui s'avèrent explicatifs, prédictifs et d'une valeur fonctionnelle démontrée peuvent être traduits et modélisés dans un autre langage théorique mais en aucun cas éliminés (Rottschaefer, 1985, 1991).